Ces exemplaires et les fautes
impressions corrigées.

M. Goffin pr

ÉLOGE

du Professeur

ANGLADA,

prononcé en séance solennelle,
dans l'Amphithéâtre de la Faculté de Médecine,
le 9 Novembre 1835;

PAR É. RENÉ,

Professeur de Médecine légale à la Faculté de Médecine
de Montpellier, etc. etc.

MONTPELLIER,
CHEZ JEAN MARTEL AÎNÉ, IMPRIMEUR
de la Faculté de Médecine.

1835.

B
XX
IV
Ang

61890/P ~~B xxiv Ang~~

ÉLOGE

du Professeur

ANGLADA.

46901

ÉLOGE

DU PROFESSEUR

ANGLADA,

prononcé en séance solennelle,

dans l'Amphithéâtre de la Faculté,

le 9 Novembre 1835;

PAR É. RENÉ,

Professeur de Médecine légale à la Faculté de Médecine de Montpellier, etc. etc.

Montpellier,

CHEZ JEAN MARTEL AÎNÉ, IMPRIMEUR
de la Faculté de Médecine.

—

M. DCCC. XXXV.

Digitized by the Internet Archive
in 2018 with funding from
Wellcome Library

https://archive.org/details/b30387401

Messieurs,

Au moment où je prends la parole dans cette enceinte que tant de voix éloquentes ont rendue justement célèbre ; lorsque je considère surtout l'auditoire imposant dont je suis environné, les difficultés de la tâche que j'ai à remplir s'élèvent devant moi plus pénibles et plus nombreuses. En pensant que c'est un éloge que je dois faire devant vous, je me rappelle sur-le-champ les souvenirs monotones et ennuyeux que les formes académiques ont attachés à ce genre de travail. Il y a si long-temps qu'on prononce des éloges solennels ! Formés, pour ainsi dire, tous dans le même moule, ils ont tellement un caractère obligé et officiel, que l'orateur qui en entreprend un nouveau s'expose à faire parcourir à celui qui l'écoute, une route usée, banale, où rien n'est capable de piquer la curiosité. Ajoutez à cela cet

esprit d'indépendance et de critique qui existe toujours dans l'assemblée la mieux intentionnée et la plus favorablement disposée, et vous sentirez, comme moi, combien peu doit exciter de sympathies celui qui dit à une foule avide et réunie autour de lui : *Ecoutez mes paroles, acceptez mes idées et admirez avec moi, quelles que soient vos opinions personnelles.*

Cependant des circonstances d'une nature plus favorable m'ont encouragé. Lorsque j'ai passé en revue toutes les qualités qui recommandent à l'estime de tout le monde le professeur dont j'occupe la chaire; lorsque je me suis rappelé que, parmi ceux qui m'écoutent, il n'y en a pas un peut-être qui n'ait pu les apprécier; que la plupart d'entre vous, Messieurs, devez à la mémoire d'Anglada un tribut de reconnaissance, légitimé par les services que vous en avez reçus dans le cours de vos études, j'espère que mes paroles n'auront pas l'air d'un arrangement de mots arrêtés d'avance, et que trouvant de l'écho dans vos cœurs, elles offriront tout l'attrait de la spontanéité et de la vérité.

D'ailleurs, un autre motif m'a enhardi à me présenter devant vous dans cette séance solennelle. De tout temps, dans notre antique Faculté, on a éprouvé le besoin de se réunir, maîtres et élèves, au commencement des travaux de l'année

scolaire, pour se voir, sympathiser ensemble, afin de pouvoir marcher en commun dans les sentiers pénibles de l'étude et de l'enseignement. Mais, comme tout ici doit répondre aux nobles besoins du cœur et de l'esprit, le professeur chargé de parler au nom de ses collègues voulait, par dessus tout, que son langage fût scientifique, et que sa parole ne fût pas un vain retentissement. Aussi, parcourez les discours de tous ceux qui m'ont précédé ; vous y verrez que, tout en payant un tribut mérité d'hommages et de regrets au professeur décédé, ils s'attachaient avec succès à mêler à la langue du cœur celle de la science, et à faire ressortir quelques vérités utiles, quelques principes lumineux dont leur auditoire pût ensuite faire son profit.

Jamais cette union n'a été facile comme dans le sujet qui nous occupe. Le nom seul d'Anglada résume, pour tous ceux qui le connaissent, la question la plus controversée et la plus vivace que le monde médical ait jamais soulevée.

Vous savez, Messieurs, les combats que se sont livrés deux sectes qui ont été toujours debout l'une devant l'autre, depuis l'origine première des connaissances humaines jusqu'à nos jours. L'esprit des sciences physiques a, de tout temps, été envahissant par sa nature ; il a voulu sans cesse régenter la médecine, et même encore

beaucoup de médecins recommandables pensent que c'est dans les lois de la physique, que c'est dans leur application immédiate, que la science de l'organisme vivant doit trouver l'unique moyen de ses progrès et la solution de ses problèmes les plus difficiles. Malheureusement, ceux qui se sont fait remarquer par le désir ardent de subordonner les lois de la vie à celles de la matière inanimée, étaient exclusivement ou naturalistes, ou physiciens, ou chimistes. D'un autre côté, les médecins célèbres par leur antipathie pour l'importation de la physique morte dans la physique vivante, méritaient quelquefois le reproche de s'être montrés étrangers, dans quelques circonstances, aux notions approfondies de la première de ces sciences.

La question était donc restée obscure, faute d'avoir été traitée par des hommes qui fussent en position d'apprécier la valeur de toutes les pièces qui ont été fournies de part et d'autre dans cet important procès : Anglada n'a pas peu contribué à l'éclaircir. Doué d'une flexibilité d'esprit peu ordinaire, il s'est occupé, tour à tour et avec succès, de l'étude des corps inanimés et de l'étude de l'homme vivant. Profond chimiste, physicien ingénieux, il a été en même temps médecin judicieux ; et ses titres à chacune de ces qualifications reposent sur des études sérieuses,

sur une observation impartiale et les méditations de tous les instans de sa vie.

L'analyse rapide que nous devons faire des choses qu'il a enseignées et de celles qu'il a écrites, sera féconde en résultats, favorables à la fois et aux sciences physiques et aux sciences médicales. Si je comprends bien mon sujet, si la question que je me suis faite est nettement posée, la réponse doit vivement vous intéresser; et si je ne parviens pas au but que je me suis proposé en venant ici, n'en accusez pas la stérilité de mon objet.

Suivons donc rapidement le cours des travaux qui ont rempli la vie d'Anglada ; expliquons leur utilité, et donnons quelques détails biographiques, qui, tout en le faisant connaître d'une manière plus intime, réveilleront l'intérêt et rompront la monotonie de ce discours.

C'est dans le département des Pyrénées-Orientales qu'Anglada est né le 17 octobre 1775. Son père était médecin, et un de ces hommes rares qui réunissent le talent à la probité et qui sont l'objet de la vénération publique, parce qu'ils savent fermer les plaies du cœur comme celles du corps. Il vécut environné d'une haute réputation dans toute la province du Roussillon ; aussi

fut-il nommé tour à tour recteur et professeur de chimie de l'université de Perpignan, médecin de l'hôpital militaire de cette ville. Lorsque, dans les années difficiles de notre révolution, l'Europe, liguée contre nous, menaçait notre territoire et nos libertés, il fut nommé médecin de l'armée d'Espagne ; il devint plus tard inspecteur des eaux minérales du département des Pyrénées-Orientales. Le jeune Anglada, qui montrait des dispositions telles, que tout faisait penser que les qualités de son père ne mourraient pas tout entières, devait naturellement s'occuper de médecine et de chimie, sous les auspices d'un homme à la fois médecin et chimiste. A l'âge de 18 ans, il était employé, en qualité de chirurgien de 3me classe, dans les hôpitaux de Perpignan. Muni des connaissances pratiques que ce vaste champ d'observation lui avait procurées, il se sentit à même d'obtenir par le concours le droit d'aller compléter son instruction, aux frais de son pays, dans l'école de Montpellier.

Il était seul alors, sans guide, privé des secours et des conseils de son père, qui était mort en 1794. Ses efforts furent couronnés, et il se rendit dans notre Faculté, envoyé par le district de Perpignan.

Il apporta dans ses études médicales le même

esprit d'ardeur et de persévérance dont il avait déjà fait preuve. A cette époque, de brillans modèles étaient offerts à l'émulation des élèves. Dans la partie médicale, un professeur surtout attirait leurs regards, et était écouté avec une religieuse attention : c'était Fouquet. Profond physiologiste, médecin doué d'un coup-d'œil prompt et d'un tact éclairé, il ouvrait un champ nouveau à l'émulation des jeunes gens qui l'entouraient ; il créait à Montpellier l'enseignement clinique, et le portait, dès son origine, au plus haut degré de perfection. Anglada, qui s'était attaché particulièrement à Fouquet, en avait été remarqué. Les progrès qui étaient le fruit de son travail opiniâtre lui valurent le titre de chef de clinique, dont il remplit les fonctions de manière à ce que le professeur se glorifiât du choix qu'il avait fait.

Cependant, comme si la médecine, avec toute son immensité, ne pouvait suffire pour satisfaire le zèle qui dévorait Anglada, il voulut s'attacher aussi à la connaissance des sciences chimiques. Il était difficile, d'ailleurs, de résister à l'attrait des leçons que Chaptal prononçait alors à l'école de santé de Montpellier. Une foule pressée et studieuse encombrait l'amphithéâtre ; mais la plupart des auditeurs de Chaptal n'allaient l'entendre que pour leur plaisir particulier, ou pour

se munir de notions chimiques générales nécessaires à tout médecin. L'esprit sérieux et réfléchi d'Anglada ne pouvait pas se contenter de notions aussi superficielles. Chaptal reconnut bientôt dans la foule cet auditeur, jeune mais grave et méditatif, chez qui tout dénotait un désir ardent de science. Il conçut dès-lors pour lui cette affection qu'inspire toujours une noble émulation ; il l'aida de ses conseils, l'environna de ses soins : nous verrons que cette affection ne se démentit jamais, et que Chaptal devenu tout-puissant n'avait pas oublié le jeune élève qui donnait tant d'espérances.

En l'année 1797, Anglada se trouvait au terme de ses travaux scolaires, et il reçut le bonnet de docteur des mains de M. Fouquet, qui avait été son principal modèle pour les études médicales. Le choix du sujet de sa dissertation inaugurale est vraiment caractéristique, et nous dépeint parfaitement Anglada tel que nous l'avons connu depuis ; il s'attacha à parler *des connaissances et des qualités nécessaires au médecin*. Cette thèse est remarquable et mérite d'être lue. On est frappé surtout d'y voir réunis les sentimens d'honneur, de dignité, d'humanité, qui doivent appartenir à tout médecin, avec les principes rigoureux et véritables de la philosophie qui doit présider à l'étude de l'art de guérir. L'auteur,

en traitant l'un et l'autre de ces sujets, le fait comme d'inspiration, avec une naïveté de style et une franchise de pensée qui annoncent au lecteur que celui qui a écrit ces lignes est aussi bon citoyen que bon médecin. Cette thèse promettait un homme doué d'un scrupuleux rigorisme à remplir ses devoirs, quelque multipliés et pénibles qu'ils fussent ; un homme pour qui les études les plus abstraites et les plus arides seraient un plaisir et presque un jeu, et qui saurait trouver, dans sa conscience seule, le dédommagement des peines et des privations qu'impose la vie médicale : cette thèse a porté ses fruits. Ce qu'Anglada avait dit au début de sa carrière, il l'a fait depuis ; il a rempli tous les engagemens qu'il avait contractés alors.

La thèse d'Anglada est terminée par un morceau qui serait trouvé remarquable aujourd'hui même, mais qui doit l'être bien plus encore si l'on se reporte à l'époque où il fut écrit. Alors une multiplicité de découvertes aussi utiles qu'ingénieuses rehaussait au-delà de toute expression le mérite de la chimie. Brillante souveraine, elle semblait vouloir dominer toutes les sciences, et présentait, pour garantie des services qu'elle promettait, les bienfaits nombreux dont elle avait comblé la science et l'humanité. Pendant longtemps, et surtout à l'époque où écrivit Anglada,

les chimistes se crurent à la veille de posséder le secret de la vie, et de fournir aux physiologistes et aux pathologistes les moyens d'expliquer les phénomènes curieux dont ils sont tous les jours les témoins. Les médecins eux-mêmes, éblouis par de si brillantes promesses, qui reposaient à la vérité sur quelques effets réels, semblaient disposés à faire revenir les anciens jours de la chimiatrie, mais sûrs cette fois de ne pas errer, parce que la véritable chimie était trouvée. Anglada, de sa plume novice, traça les limites de la chimie et de la médecine, démontra leur indépendance réciproque, et fixa le point jusqu'où la première pouvait s'avancer sur le territoire de la médecine. Maintenant que la science des laboratoires a eu le temps de faire ses preuves, qu'elle a grandi même dans l'opinion des savans par des découvertes peut-être aussi précieuses que celles qui illustrèrent le temps des Lavoisier, des Chaptal, des Fourcroy, des Vauquelin, la question peut être regardée comme jugée, et les prévisions du jeune médecin de l'an v de la république n'ont pas été trompées.

Malgré les acquisitions nombreuses scientifiques qu'Anglada avait faites à Montpellier, il sentit qu'il était encore au temps de la vie qui doit être consacré uniquement à la collection des matériaux, et il voulut apprendre encore. Se

transportant donc sur un autre théâtre, il continua la vie d'élève assidu, vigilant, ne reculant devant aucune difficulté, si une connaissance devait en être le prix. Ce fut Paris qu'il choisit : Paris qui est regardé à bon droit comme le lieu où se complètent les études, vaste théâtre d'observation où chacun, pouvant voir en peu de temps une quantité de faits qu'il ne trouverait pas ailleurs, peut s'assurer bien vite, par l'expérience, si les opinions auxquelles il a cru devoir s'arrêter sont bonnes, ou bien s'il faut en changer et recommencer sur de nouveaux frais. Pendant son séjour à Paris, il prouva, par les connaissances qu'il s'attacha à y faire, combien il était désireux d'accroître ses acquisitions : là, il retrouva Chaptal, qui l'accueillit avec bienveillance ; là, il vit Parmentier, célèbre chimiste, bienfaiteur de l'humanité, qui avait été l'ami de son père. Les docteurs Marc, Double, Bally, étaient les personnes qu'il fréquentait le plus : c'est vous dire assez de quel côté le jeune Anglada dirigeait ses pensées ; c'est vous démontrer suffisamment le tact qu'il avait à chercher et à connaître les hommes et les choses qui pouvaient être utiles au perfectionnement de son esprit.

Ce n'était pas à Paris qu'il pouvait perdre le goût pour les sciences chimiques que son père lui avait donné, et que les leçons de Chaptal, à Mont-

pellier, avaient développé; aussi partagea-t-il son temps également, entre les soins qu'il devait à la médecine qui devait être sa profession, et à la chimie dont il désirait compléter la connaissance. Fourcroy et Vauquelin furent ses maîtres à Paris. Avec de pareils professeurs et un disciple comme Anglada, les sciences n'ont bientôt plus rien de difficile, et les obstacles sont bien vite levés : aussi Anglada devint-il chimiste consommé.

Malgré les succès de tout genre qu'il avait obtenus, peut-être Anglada n'avait-il pas la conscience de ses forces; car nous le voyons modestement abandonner le brillant théâtre où se fondent les réputations et les fortunes scientifiques, et s'ensevelir obscurément à Perpignan. En effet, toute son ambition était alors de continuer la tâche que son père s'était imposée, c'est-à-dire d'être utile à ses compatriotes, de se dévouer à leurs services. Tout-à-fait absorbé par la pratique, Anglada se voyait environné de nombreux malades qui réclamaient ses secours et ses lumières; et il était décidé à poursuivre ainsi sa modeste carrière, flatté de voir qu'on reportait sur le fils les souvenirs de reconnaissance qu'on devait au père, satisfait surtout de pouvoir utiliser l'instruction qu'il avait acquise. Mais le sort lui réservait des destinées plus brillantes, et son mérite parlait trop haut pour qu'on le laissât

ainsi dans la situation obscure où il s'était volontairement placé. Chaptal était ministre de l'intérieur ; la réorganisation des écoles de santé lui avait été confiée, et celle de Montpellier venait de recevoir, sous ses auspices, le nom d'*Ecole de médecine* et des perfectionnemens remarquables. Le conservatoire, dont les matériaux étaient confusément entassés, devait être mis en ordre. Il fallait, pour que la contemplation de ces matériaux ne fût pas stérile pour l'élève inexpérimenté, que quelqu'un lui en fît la démonstration et lui en prouvât l'utilité. Ce double travail exigeait, d'une part, un homme habitué à classer, à généraliser ses idées ; de l'autre, un sujet doué de l'aptitude professorale. Chaptal se souvint d'Anglada ; il pensa, avec raison, qu'il convenait de toute manière à la place de conservateur, dont on venait de changer le titre et les attributions.

Anglada fut tout surpris de sa nomination, qui le ramenait dans une ville où il comptait à la vérité des amis, mais qui ne pouvait pas lui faire oublier ceux qu'il avait à Perpignan, et surtout ses malades. Mécontent de cette direction nouvelle qui était donnée à sa destinée, il partit cependant pour aller remplir ses fonctions dans notre Faculté. La nature de ses nouvelles occupations ne lui avait pas fait oublier la chimie, dans laquelle il avait acquis des connaissances

profondes. Par amour pour cette science, et bien loin certes de prévoir les succès qu'elle lui réservait, il l'enseignait dans des cours particuliers, durant les momens de loisir que sa place de conservateur lui laissait. Cette circonstance, qui lui valut une réputation méritée, le fit nommer à la chaire de chimie de la Faculté des sciences, nouvellement créée, par arrêté du grand-maître, du 25 juillet 1809 ; et comme les réglemens exigeaient que tout professeur eût mérité le titre de docteur-ès-sciences, il se mit à même d'en obtenir le diplôme, qui lui fut délivré le 24 juillet 1810.

Maintenant une ère nouvelle est ouverte devant lui. Il trouve, dans un enseignement important, les moyens non-seulement de se recommander à l'attention publique, mais encore de se rendre nécessaire. On admirait surtout ses efforts industrieux pour enseigner la chimie, science éminemment expérimentale, au milieu d'un dénuement complet. Mais la flexibilité et l'opiniâtreté de son esprit surmontaient tous les obstacles ; la clarté de ses explications, la netteté de ses idées suppléaient à l'absence des instrumens nécessaires, à l'insuffisance du local le plus ingrat. Dès ce moment, Anglada avait pris rang parmi les meilleurs professeurs de l'académie de Montpellier, si féconde en talens de ce genre. Aussi, lorsque la commission de l'instruction publique confirma,

en 1816, le titre de doyen de la Faculté des sciences, qui lui avait été provisoirement donné en décembre 1814, chacun applaudit à cette nouvelle élévation. Anglada fit alors des pas rapides dans la carrière des dignités universitaires. Il devint membre du conseil académique, par arrêté de la commission de l'instruction publique, du 30 octobre 1815.

Toutefois, il n'avait pas oublié qu'il avait voulu, de tout temps, être spécialement médecin. Les connaissances qu'il avait acquises à l'époque de ses études auprès de l'école de santé, et surtout l'expérience que lui avaient donnée ses fonctions de chirurgien militaire et les soins de sa clientelle à Perpignan, avaient marqué sa place dans le sein de cette Faculté, et il ambitionnait le titre de professeur. Effectivement, en janvier 1820, il fut nommé à la chaire de thérapeutique et de matière médicale, en remplacement de M. Berthe, décédé. Ce fut avec un bien vif plaisir et une ardeur qui dénotait un esprit né pour les études médicales, qu'il se vit ramené dans cette sphère d'idées qui n'étaient pas nouvelles pour lui. Pendant les années qu'il a professé la thérapeutique, on a reconnu dans la sûreté de son jugement, dans la justesse des principes qu'il émettait, un médecin à qui la science de la vie et des maladies était familière ; et le petit nombre de ses détrac-

teurs, qui affectaient de ne voir en lui qu'un homme qui avait abandonné la médecine pour les sciences chimiques, fut contraint de reconnaître que, loin d'être déplacé dans une chaire éminemment médicale, il était, au contraire, destiné à en devenir l'ornement.

Par suite de mutations qu'une nouvelle réorganisation avait rendues nécessaires, il se vit, bien à regret, contraint d'abandonner sa chaire de thérapeutique pour celle de médecine légale. Le gouvernement avait pensé, non sans quelques raisons, que sa spécialité chimique le rendait propre à l'élucidation des problèmes de toxicologie qui, à cette époque, avaient pris la plus haute importance par suite de la multiplicité des procès de ce genre dont les cours d'assises retentissaient, et de l'éclat que les travaux de M. Orfila avaient répandu sur cette partie de la médecine légale. Mais Anglada repoussait loin de lui l'idée que la chaire de médecine légale ne fût qu'une chaire de toxicologie ; et, malgré sa prédilection bien marquée pour la chimie médico-légale, il voulut prouver qu'il n'était pas étranger à l'universalité de cette science, et pendant quelques années il s'attacha à enseigner dans cette enceinte la partie qui exige particulièrement des notions médicales.

Peu content de remplir avec exactitude et

dévouement ses devoirs professoraux, Anglada ambitionna plus que le titre de professeur dans notre Faculté. Il ne lui suffisait pas d'instruire les élèves qui accouraient en foule pour l'entendre ; il songeait aussi à perfectionner les sciences qui lui étaient familières, et il voulut doter le monde savant de quelques découvertes qui fissent grandir son nom, et justifiassent les hautes faveurs dont il avait été l'objet. Une circonstance favorable lui permit de réaliser ce beau projet. Le conseil-général du département des Pyrénées-Orientales avait besoin d'un homme habile, qui fît connaître toutes les ressources chimiques et médicales que peuvent fournir les eaux minérales, qui se trouvent en si grande quantité dans cette partie de la France : Anglada parut le plus propre à remplir de pareilles vues ; il fut désigné, et accepta avec empressement. Il était pourtant à la fois professeur de chimie à la Faculté des sciences, et professeur de médecine légale à la Faculté de médecine. Certes, un homme ordinaire aurait été absorbé par les travaux qu'exigeaient des enseignemens aussi importans ; et il est vraiment surprenant que, malgré une exactitude qui ne s'est jamais démentie, il ait pu suffire aux nombreux voyages, aux recherches multipliées et délicates que nécessitait le travail difficile dont il venait d'être chargé. On se figurera tout le temps qu'il

dut consacrer à ce dernier, et l'on s'étonnera que ses fonctions de professeur n'en aient pas souffert, lorsque j'aurai dit qu'il eut à examiner plus de quatre-vingts sources d'eaux minérales, et que, portant dans cette recherche la scrupuleuse attention qu'il mettait à tout, il se transportait dans les localités mêmes, et ne négligeait rien de tout ce qui pouvait être utile au succès de son entreprise. La difficulté des chemins, l'âpreté des lieux où elles coulent, qui avaient décidé ses devanciers à faire porter dans leurs laboratoires les eaux qu'ils voulaient étudier, ne furent point des obstacles pour lui. « Dans tous les « cas, » dit-il quelque part, « c'est sur les lieux « que les eaux ont été examinées. Plus d'une fois « l'examen par les réactifs a été dirigé, et les « notes ont été recueillies au milieu des précau- « tions que commandait le risque de tomber dans « des précipices. Quiconque a parcouru ces mon- « tagnes pour des études analogues, appréciera « les difficultés de cette position. »

Tant de dévouement devait avoir de précieux résultats : aussi ne tarda-t-il pas à publier, en 1827, trois mémoires sur les eaux minérales, que l'approbation de tous les savans a placés au rang des productions les plus remarquables de ce genre ; trois autres mémoires, qui ne le cédaient en rien aux premiers, furent également donnés au public

en 1828. Il serait trop long de vous dire ici, Messieurs, tout ce qu'il y a dans ces deux volumes de bon et d'intéressant pour la science ; qu'il me suffise de caractériser ces travaux par quelques mots rapides.

Le nombre des auteurs qui se sont occupés spécialement de la partie descriptive et expérimentale des sciences naturelles est assez considérable ; leur mérite, que je ne veux pas ici contester, est cependant d'un genre secondaire. Mais ils sont rares, ceux qui, doués des qualités de détail et de la justesse d'esprit que nécessitent ces connaissances, réunissent à cette aptitude celle de la généralisation des idées, et parviennent à s'élever à des principes qui embrassent l'ensemble de la science, en constituent les méthodes et en assurent les progrès. C'est dans cette catégorie d'hommes, si précieux à tant de titres, qu'Anglada sut prendre un rang honorable. Profitant des notions éparses dans les écrits de ses prédécesseurs et de celles que ses nombreuses expérimentations lui avaient acquises, il s'éleva aux plus hautes conceptions ; il s'attacha à en grouper les résultats, de manière à former des principes universels, applicables à l'étude tout entière des eaux minérales. Abordant les problèmes difficiles, il combattit avec succès les opinions le plus généralement répandues tou-

chant la *thermalité* des eaux, mot qu'il créa pour exprimer cette propriété que présentent plusieurs d'entre elles, d'offrir une chaleur élevée au-dessus de celle des corps ambians. Il n'est plus possible de soutenir, depuis les travaux qu'il a publiés, comme on le croyait avant lui, que cette thermalité est due au voisinage de volcans éteints ou brûlant encore, au feu central que quelques géologues ont admis à l'intérieur du globe. Anglada a proposé, avec plus de raison, d'expliquer ce phénomène par la puissance d'appareils *électro-moteurs*, dont la nature nous offre des exemples incontestables à la surface même de la terre. C'est sous le titre modeste d'hypothèse, que l'auteur des mémoires pour servir à l'histoire des eaux minérales a présenté cette explication ingénieuse; et l'abondance et la justesse des raisons qu'il a données à l'appui prouvent également la sagacité d'Anglada, et la réserve rigoureuse qu'il mettait à l'introduction, dans la science, de tout principe nouveau.

Il a apporté le même talent et la même sagacité de vues dans l'appréciation qu'il a faite de la *glairine :* mot qu'il a encore créé pour désigner cette substance, si mal étudiée jusqu'à lui, si commune dans les eaux sulfureuses, dont la qualité *pseudo-organique* a été pour tous les savans la matière de tant de recherches et de

tant de méditations ; et, sous ce rapport, il a rempli les espérances de Bordeu, qui, jugeant de l'importance de cet objet, disait : « Il y aurait « beaucoup de recherches à faire par rapport à ces « glaires ; le temps nous apprendra beaucoup. »

Parlerai-je ici des discussions qu'Anglada eut à soutenir, à cette époque, avec les chimistes du premier ordre, sur le dégagement du gaz azote, sur l'état libre ou combiné de l'alcali des eaux minérales ? Contentons-nous de consigner, à la gloire de notre professeur, qu'il obtint un triomphe complet, auquel il ne manqua rien, pas même la rétractation solennelle de ses savans adversaires.

Cependant il n'avait pas atteint le terme de ses travaux. Il avait certes beaucoup fait pour la science, mais il n'avait pas encore rempli le but qu'il s'était proposé, et la mission qu'il avait reçue du conseil-général des Pyrénées-Orientales n'était pas complète : cela ne se fit pas attendre. En 1833 parut la belle monographie des eaux minérales de ce département, dans laquelle il a montré à la France des richesses qu'elle ne se connaissait pas, et il a doté son pays natal de sources précieuses de prospérité. Ce dernier ouvrage, en deux volumes, est un travail complet sur les eaux que le département des Pyrénées-Orientales renferme. Non content de faire con-

naître au public les services que l'on peut recevoir actuellement de ces eaux, il propose des perfectionnemens remarquables, qui déjà ont été réalisés d'après ses vues, et qui ont assuré aux établissemens de ce département les succès dont la chaîne occidentale des Pyrénées semblait s'être réservé le monopole (1).

Mais il est surtout un point de ce travail dont je vous recommande, Messieurs, la lecture et la méditation, parce que, quoique entièrement neuf et sans modèle, il a acquis entre les mains d'Anglada le plus haut degré de perfection : c'est celui qui regarde l'emploi médicinal de ces eaux. C'est là surtout qu'Anglada a mis à profit sa double spécialité médicale et chimique. Il a fixé des règles, dont l'observation seule peut donner du prix aux recherches de ce genre, mais qui malheureusement seront peut-être perdues pour ceux qui seront privés de connaissances suffisantes, ou de médecine, ou de chimie. Qu'il me soit permis ici cependant de signaler, parmi le grand

---

(1) Comme vous l'a dit M. le professeur Dubrueil, doyen de la Faculté, dans une autre circonstance, les localités qu'Anglada a enrichies par la célébrité qu'il leur a donnée devraient porter son nom, qui, du reste, n'a pas besoin de cela pour rester dans la mémoire de ses compatriotes et de tous les amis de la science.

nombre, quelques-unes des vues précieuses dont il a enrichi la partie médicale de l'hydrologie.

C'est lui qui a appris à tenir compte, dans l'appréciation des effets médicinaux des eaux minérales, de l'influence de la température extérieure, des divers accidens météorologiques qui modifient le corps des baigneurs d'une manière plus ou moins profonde, et changent souvent complétement les effets qui résultent pour eux de l'usage des eaux minérales.

Il a constaté de plus (et ce principe, à notre avis, doit être fécond) que certaines constitutions atmosphériques, inappréciables par leurs qualités sensibles, peuvent faire varier les résultats thérapeutiques des eaux. C'est ainsi qu'il s'est assuré que, suivant la présence de telle ou telle constitution annuelle, comme il les appelle, ces mêmes eaux guériront, tantôt les dartres, tantôt les rhumatismes, tantôt les douleurs nerveuses, les affections muqueuses, etc.

Il a insisté aussi, avec beaucoup de succès, sur la nécessité de l'appréciation séparée des effets primitifs, physiologiques des eaux minérales, de leurs effets secondaires ou thérapeutiques, distinction dont tout bon médecin sentira l'importance et à laquelle on avait peu songé avant lui.

Il a démontré combien peu on devait compter sur la plupart des observations que la science

possède à ce sujet, en faisant voir que le simple refroidissement des eaux douées d'une thermalité extrême et la disparition si facile du principe minéralisateur, surtout des eaux sulfureuses, font attribuer à certains bains des résultats qui sont dus réellement à des eaux douées d'une constitution chimique tout autre que celle qui avait été annoncée.

Enfin, il a comparé, en profond médecin et en chimiste habile, les propriétés spéciales des diverses sources dont on confondait les vertus avant lui, au grand détriment de la science et des malades. Ces vues neuves et profondes, dont il a discuté l'importance dans l'ouvrage dont je fais la rapide analyse, décèlent le plus haut talent d'observation; elles sont inscrites déjà au nombre des vérités les mieux établies, elles sont le fondement de tous les perfectionnemens hydrologiques futurs.

Parlerai-je ici des procédés qu'il a imaginés pour opérer le refroidissement des eaux trop chaudes, sans que la qualité et la quantité du principe minéralisateur aient à en souffrir; des moyens simples et ingénieux qu'il a indiqués pour donner à une espèce d'eau les propriétés des sources bien différentes, et les accommoder ainsi aux exigences de l'indication thérapeutique? Parlerai-je de ces explications si vraies, si justes,

touchant les propriétés que des sources qui paraissent analogues présentent pour la guérison de maladies bien différentes? Je recommande, à ce sujet, cette partie de son livre où il s'occupe de la propriété de guérir la phthisie, qui est attribuée aux eaux *Bonnes* dans les Pyrénées-Occidentales et aux eaux de *Vinça* dans les Pyrénées-Orientales. Des objets si importans ne peuvent pas être effleurés ; c'est dans l'ouvrage de l'auteur qu'il faut en rechercher l'élucidation.

C'est peu de temps après cette publication si importante, qu'Anglada mourut. Nous ne pouvons pas dire que ce fut au moment de jouir du repos auquel il avait droit par tant de travaux ; car le repos devait toujours être inconnu à son esprit infatigable. La maladie qui l'a enlevé aux sciences et à ses amis, n'aurait probablement pas eu une fin aussi déplorable, si elle n'avait été aggravée par son soin scrupuleux à remplir religieusement ses devoirs. Il était déjà frappé lorsque sa voix se faisait entendre à l'amphithéâtre de la Faculté des sciences, et ce ne fut que quand ses forces s'y refusèrent absolument, qu'il consentit à interrompre le cours de ses leçons. Mais il était trop tard : malgré les soins les plus empressés et les efforts de tous ses amis, Anglada succomba le 19 décembre, à huit heures du soir, en l'année 1833.

Les regrets de toute notre cité l'accompagnèrent jusque dans sa dernière demeure, et une foule morne et silencieuse témoigna par son empressement combien était grande la perte que nous venions de faire. Ces regrets devenaient bien plus cuisans par la pensée de tous les travaux, de tous les services dont cette mort prématurée nous privait. A peine son tombeau était-il fermé, que l'on parlait déjà d'un *Traité de toxicologie générale* qu'Anglada avait laissé en manuscrit, et où la nature philosophique et la force de son esprit se décelaient en caractères plus marqués que jamais. La publication de ce nouvel ouvrage était une obligation pour le docteur Charles Anglada, fils du professeur dont nous avons à déplorer la perte. Ce jeune savant n'a pas été au-dessous de la tâche qui lui était imposée ; il a dignement répondu à l'attente des besoins de la science et des admirateurs de son père. La toxicologie générale d'Anglada est sur le point de paraître ; nous en devons la communication à la bienveillance de l'éditeur, qui a bien voulu nous en donner les prémices. Nous avons donc lu cet ouvrage remarquable, qui va bientôt être livré au public, et nous en avons conservé une impression qui ne s'effacera pas, nous en avons du moins la conviction, lorsque le jugement général aura prononcé.

On s'est jusqu'ici beaucoup occupé des poisons, mais il a été rarement question de l'empoisonnement; et pourtant celui-ci méritait une attention spéciale, parce qu'il soulève les problèmes les plus importans de la pathologie et de la médecine judiciaire. Pourquoi donc ce sujet si intéressant n'a-t-il donné lieu jusqu'ici qu'à des articles de dictionnaire plus ou moins incomplets? C'est qu'il fallait, pour le traiter à fond, des connaissances de trois ordres qui sont rarement réunies dans une seule tête. Pour parler de l'empoisonnement, pour en donner la doctrine, il était indispensable d'être chimiste, pathologiste, médecin-légiste. Anglada, qui présentait ce triple caractère, pouvait donc mener à fin cette entreprise difficile.

Tout l'ouvrage roule sur une distinction fondamentale du mode d'action des poisons, dont vous allez sur-le-champ apprécier la justesse et la fécondité en conséquences heureuses.

Il y a des poisons qui, par suite de l'énergie de leurs affinités chimiques, agissent d'une manière presque nécessaire sur les tissus vivans où ils sont appliqués; l'organisme entier ne s'affecte qu'en conséquence de cette désorganisation. Les autres s'adressent directement au système général des forces, et les lésions matérielles auxquelles ils peuvent donner lieu sont secondaires, ou bien

le résultat de l'impression générale produite. Anglada désigne les premiers sous le nom de poisons *chimiques*, les seconds sous celui d'*anti-vitaux*.

Les différences caractéristiques qui se trouvent entre ces deux modes d'action, sont établies sur l'observation des faits, et occupent la plus grande partie de la toxicologie physiologique, qui n'est pour l'auteur que la doctrine de l'intoxication. On juge aisément que, si l'on étudie sous ce point de vue l'influence toxique touchant l'espèce de l'animal, l'idiosyncrasie du sujet, son tempérament, son état maladif, l'habitude qu'il aura contractée des substances vénéneuses, la possibilité ou l'impossibilité de cette habitude, etc., on arrivera à des conséquences nouvelles, précieuses, qui éclairciront bien des difficultés.

Il en est de même pour l'appréciation des symptômes. Certes, la cautérisation, la désorganisation produite par un acide concentré, un alcali caustique, etc., et les effets généraux qui en sont la suite, doivent être différens des symptômes produits par un agent qui s'adresse tout d'abord à la cause des phénomènes vitaux, et l'altère par suite d'une véritable antipathie, pour me servir de son expression. Une pareille appréciation des actes morbides jette un jour éclatant sur leur enchaînement, leur influence réciproque, leur classification et leur valeur thérapeutique.

Les bienfaits de cette division fondamentale se retrouvent, lorsqu'il s'agit de fixer la doctrine des indications et des moyens propres à les satisfaire.

Lorsque l'on sait quelle est la véritable origine du mal, que l'on peut fixer son siége primitif, et que l'on a, dans un travail préalable, évalué l'importance de tel ou tel phénomène morbide, on est plus à même de classer thérapeutiquement, au milieu de la confusion qui règne toujours dans cette terrible maladie, cette série d'accidens, d'épiphénomènes, de mutations pathologiques, et de saisir le fil propre à nous guider dans la méthode curative. C'est ainsi qu'il s'agit, ou de s'adresser à la cause directe de l'empoisonnement, au poison lui-même que l'on élimine ou que l'on neutralise ; ou bien que l'on s'occupe des effets produits par ce poison ; et parmi ces effets, on distinguera ceux qui sont le point de départ de tout ce qui est arrivé. Ce point de départ sera, pour les poisons chimiques, dans une désorganisation locale ; pour les poisons anti-vitaux, dans une affection du système vivant.

Nous ne pouvons assez le répéter, l'empoisonnement, envisagé sous ce point de vue, perd beaucoup de sa mystérieuse obscurité. Il se classe de lui-même au rang des maladies les mieux connues ; et tel est l'ordre rigoureux que l'auteur admet dans l'exposition des faits et dans les con-

séquences logiques qu'il en tire, que l'on ne peut s'empêcher de convenir, à la fin du livre, que la théorie de l'empoisonnement est trouvée, et que l'on ne pourra la perfectionner encore qu'en employant la même méthode, les mêmes raisonnemens, qu'en marchant, en un mot, sur les traces d'Anglada.

L'auteur, qui, dans tout le cours de son ouvrage, n'a pu que rarement descendre dans les spécialités de l'empoisonnement, n'a pas oublié cependant que ces spécialités intéressent essentiellement ceux qui se destinent à l'étude et à la pratique de la médecine légale. Il a voulu faciliter la recherche analytique des poisons; pour cela, il a placé à la fin de son livre un tableau où cet objet si important est traité avec une supériorité admirable. Ce tableau, fruit de longues recherches, est un véritable *compendium*, un manuel complet où rien ne manque; il doit être connu de tous ceux que les magistrats appellent à leur secours, dans ces graves circonstances où il s'agit d'acquérir la certitude d'un crime soupçonné; il sera le guide le plus fidèle auquel on puisse se confier. Il renferme, en très-peu de mots, des perfectionnemens incontestables, ajoutés aux pratiques déjà connues, et des procédés nouveaux dont la certitude a été acquise par des expériences sûres, nombreuses et consciencieuses.

Nous avons reconnu dans ce travail l'influence des connaissances médicales d'Anglada, et nous verrons que tout ce qu'il a écrit sur la chimie se ressent de la nature philosophique de son esprit.

Il était porté naturellement vers cette partie des sciences qui s'occupe de l'élaboration des faits; aussi affectionnait-il particulièrement la théorie des lois générales qui règlent les affinités. C'est dans ses cours que l'on avait souvent occasion d'apprécier cette tendance de son esprit, et c'est dans les six mémoires pour servir à l'histoire des eaux minérales, qu'il a consigné les résultats de ses méditations sur cet objet. Sous ce rapport, nous ne pouvons mieux le comparer qu'au célèbre auteur de la statique chimique, pour qui il avait une estime particulière, probablement par suite des sympathies qui le liaient à ce chimiste. Comme lui, il a étudié les forces physiques et chimiques en général, suivant leurs subordinations respectives, les modifications qu'elles éprouvent de la part des circonstances très-complexes au milieu desquelles elles s'exercent, sans rien négliger de ce qui pouvait servir à leur interprétation. Profitant des données du fameux ouvrage de Berthollet, il s'est élevé à une doctrine des eaux minérales qui en saisit toutes les particularités, en embrasse complétement toutes les modifications, en fait sûrement saisir tous les

résultats capitaux. Mais ce n'est pas seulement dans cette méthode purement synthétique qu'il a excellé ; l'exactitude des faits et des expériences sur lesquelles il a travaillé, et les travaux de détail purement physiques, chimiques ou descriptifs, qui remplissent la première partie de son ouvrage sur les eaux minérales du département des Pyrénées-Orientales, prouvent qu'il était habile dans les manipulations chimiques, comme dans l'art de s'élever aux matières qui constituent la philosophie de cette science.

Envisagé sous le rapport médical, nous le voyons attaché aux dogmes de la médecine antique, qui sont basés sur l'individualité du corps vivant et sur son indépendance par rapport aux lois de la matière brute. Cette idée de la nécessité d'une séparation entière, entre les lois mortes et les lois vivantes, a été la norme qu'il a suivie toute sa vie dans ses études. Convaincu de l'excellence de la méthode enseignée par Bacon et mise si heureusement en pratique par Newton, il l'a appliquée dans toute sa pureté à la médecine et à la chimie, et c'est ce qui lui donne cette physionomie spéciale que nous avons notée au commencement de ce discours.

Que font, en effet, les chimistes et les physiciens dignes de ce nom, lorsqu'ils ont trouvé une quantité suffisante de faits, ayant chacun, par

rapport à ses congénères, un caractère commun, et pouvant par conséquent constituer un ordre spécial? Ils admettent une force particulière, qui est leur cause, leur raison suffisante. Les lois de cette cause sont tracées d'après les phénomènes que ces faits présentent dans certaines circonstances données; mais ils se gardent bien d'établir les lois sur le mode d'origine ou l'essence de ces mêmes forces. C'est ainsi, par exemple, que l'on peut trouver ingénieux ou agréable d'expliquer le calorique par l'existence d'un être particulier, ou bien par un état de vibration des molécules des corps; mais le physicien se garderait bien de baser les lois du calorique sur cette explication; il consulte les faits dont ses conclusions ne sont que l'expression. Sous ce rapport, la philosophie des sciences physiques est la seule que l'on puisse appliquer à la médecine. Bannissant donc toute hypothèse, quelque ingénieuse qu'elle fût, sur les qualités premières de la cause vitale, Anglada voulait, avec raison, que les lois suivant lesquelles cette cause vitale exprime son action, fussent déduites immédiatement de l'observation; et comme cette observation nous fait reconnaître dans les faits vitaux, des caractères fondamentaux qu'on ne retrouve plus dans les phénomènes de la matière brute, il fallait de toute nécessité qu'on admît, pour leur

interprétation, une force vitale que l'on étudiât expérimentalement, de même qu'on le fait pour le calorique en physique, pour l'affinité en chimie.

Cette méthode, hors de laquelle il n'y a que confusion et mélange erroné de sciences différentes, n'est pas celle qu'adoptent les physiciens et les chimistes qui s'occupent de médecine. Par une contradiction bien singulière, nous voyons les auteurs conserver toute la pureté des dogmes newtoniens, tant qu'ils s'occupent de leur objet favori. Ils se gardent bien d'expliquer par des hypothèses l'attraction, l'électricité, l'affinité; ils examinent, ils expérimentent et établissent ensuite leurs lois : de-là, les progrès, vraiment admirables, que font entre leurs mains la physique et la chimie, et pour lesquels nous leur devons tant de reconnaissance. Mais procèdent-ils de la même manière lorsqu'ils veulent se mêler de médecine? Ici, ils ne se souviennent plus de la rigidité de leurs principes. La plupart partent d'un dogme essentiel, qu'ils regardent comme un axiome : c'est que la cause de la vie est identique avec telle force de la physique brute, à qui il leur plaira d'accorder ce privilége. L'un verra partout de l'affinité, et expliquera tout par des actions et des réactions ; l'autre (et c'est l'opinion vers laquelle notre siècle a le plus de tendance) affirmera que l'électricité est la source

de tous les phénomènes de la vie et de la mort. Cette idée est certes entièrement hypothétique ; de leur propre aveu, elle n'est rien moins que prouvée. Mais, disent-ils, elle le sera un jour; et c'est sur une vue gratuite de l'esprit, sur une pure intention, sur un désir secret, fondé probablement sur l'affection que l'on porte à la science que l'on étudie habituellement, qu'ils font reposer tout l'édifice des théories médicales. Ajoutez à cela l'insuffisance de leurs notions physiologiques et pathologiques, et vous verrez qu'il leur est bien facile de se faire illusion et d'accommoder les faits médicaux, tant soit peu torturés, à leurs doctrines exclusives. Anglada ne pouvait pas tomber dans une semblable erreur; la justesse de son esprit lui apprenait qu'un procédé philosophique éprouvé ne doit pas être gratuitement modifié suivant des caprices ou des désirs secrets. Si la méthode newtonienne est bonne, il faut l'essayer dans toute sa plénitude, lors même que l'on fait de la médecine; aussi la retrouve-t-on chez lui toujours intacte, quel que fût l'objet de ses travaux.

Vous jugez, Messieurs, combien cette rectitude de jugement devait donner à Anglada la supériorité dans l'art de professer, que personne ne lui a contestée. Habile à deviner les besoins des élèves, il remplissait toutes les lacunes que laissait

l'enseignement ordinaire, et y introduisait des améliorations essentielles. C'est ainsi qu'il imagina de les appeler aux manipulations toxicologiques, et l'on se rappelle les exercices pratiques dans lesquels il les familiarisait avec l'art d'appliquer des notions déjà acquises. Si l'on pense que cette sûreté dans les manipulations chimiques est surtout importante quand il s'agit d'un problème médico-légal, on ne pourra que féliciter Anglada de cette innovation.

Si nous ajoutons, maintenant, que la nature l'avait doué de la plupart des qualités essentielles du professeur, vous verrez qu'il ne laissait rien à désirer.

Sa parole était grave, imposante. Ses idées se succédaient avec une netteté remarquable ; ses phrases, par la propriété de l'expression, faisaient passer dans l'âme de son auditeur son idée tout entière, et même ses nuances les plus fugitives. Il excellait dans l'art si difficile de communiquer dans l'esprit des autres tout ce qui se passait dans le sien propre ; il semblait qu'on assistait à la formation de ses pensées, tant il les exprimait fidèlement! Il s'animait en parlant, sa parole était souvent passionnée et pittoresque; mais, bien loin de lui en faire un reproche, cette circonstance était heureuse, parce qu'elle donnait à son discours une énergie qui commandait l'atten-

tion, et parce qu'elle suscitait cette émotion salutaire qui est indispensable pour l'art d'écouter et de profiter de ce qu'on entend. Un peu d'excitation est nécessaire à celui qui parle comme à celui qui écoute : c'est la seule poésie qui s'accommode à la gravité scientifique ; et lorsqu'elle est maintenue dans de justes bornes, elle est une condition de succès de part et d'autre.

Aux examens et aux thèses, vous le retrouviez tel qu'il était pendant ses leçons : toujours les mêmes principes, toujours le même dévouement absolu pour votre instruction. Anglada avait remarqué que la Faculté de Montpellier avait donné, de tout temps, un soin particulier à ces dialogues quotidiens qui ont lieu, à la salle des actes, entre les professeurs et les élèves. Il savait que les Dumas, les Fouquet, les Barthez considéraient les examens et les thèses comme des circonstances aussi importantes que celles des cours pour enseigner : aussi a-t-on dit, avec raison, qu'il est impossible de décider si c'était aux leçons de ces professeurs, dans leurs écrits, ou dans les paroles recueillies aux actes où ils assistaient, que les aspirans en médecine avaient trouvé le plus de profit. Cet exemple, qui est si bien imité par mes collègues, ne pouvait pas être perdu pour Anglada. Il pensait qu'un professeur était revêtu d'un véritable sacerdoce, et que, dans aucune

circonstance, on ne pouvait admettre que les paroles qui sortaient de sa bouche pussent être légères, indifférentes ou irréfléchies; aussi s'occupait-il sérieusement, dans son cabinet, de tout ce qui devait faire la matière de l'examen ou de la discussion de la thèse, et il arrivait dans nos salles, aussi préparé que s'il avait dû faire une leçon. C'est ainsi qu'il réalisait les bienfaits du dialogisme oral, qu'un de mes savans collègues a étudié si ingénieusement dans un travail remarquable.

Vous parlerai-je, Messieurs, des qualités d'Anglada comme citoyen, comme homme privé? Ces détails, qui, hors d'ici, doivent avoir la plus haute importance, perdent beaucoup de leur opportunité dans cette enceinte. Heureusement que le silence que je garderai à cet égard ne pourra pas être mal interprété; car il n'est personne, parmi ceux qui m'écoutent, qui ne soit convaincu, comme moi, que tout éloge à ce sujet serait entièrement superflu.

Un ensemble si remarquable d'aptitude et de talent, perfectionné par les études les plus assidues, ont fait d'Anglada un homme à part, que je vous ai fait connaître tout entier, et que je vous ai souvent présenté comme modèle à suivre.

Mais c'est sous un autre point de vue, maintenant, que je le recommanderai à votre atten-

tion. Vous l'avez vu, Messieurs, jeune, privé de son père qui, par sa position et ses conseils, pouvait être son guide et le mener aux honneurs et aux dignités. Cet appui lui manque; Anglada se trouve sans protecteur, dans cette vaste carrière de la vie où chacun se presse et se coudoie. Qui l'a tiré de son obscurité? Qui l'a placé au premier rang des professeurs dont la Faculté s'honore? Qui lui a valu d'exciter les regrets, et d'être l'objet d'une réunion aussi solennelle?

Messieurs, c'est cette force qui seule peut amener des succès légitimes et durables; c'est ce levier puissant qui change les fortunes et fait les révolutions sociales; c'est ce levier que vous possédez tous, que vous pouvez manier à votre profit, et qui peut vous aider comme lui si vous savez vous en servir: ce levier, c'est le travail. Aimez donc la science; qu'elle soit l'objet de vos méditations assidues; ne vous rebutez pas par les difficultés de ses avenues. Je ne parle pas ici de la satisfaction intérieure qu'elle vous promet pour l'avenir; mais elle vous payera par des bienfaits plus matériels, qui, quoi qu'on en dise, peuvent être le but d'une ambition légitime.

D'ailleurs, Messieurs, ne sentez-vous pas, au milieu des circonstances qui nous pressent, le besoin de vous élever à la dignité du rôle que vous êtes appelés à jouer? Ne voyez-vous pas le

corps médical tout entier appelé à la barre de nos législateurs, pour y subir des conditions plus ou moins antipathiques à l'esprit de la mission qu'il est appelé à remplir? Ne voyez-vous pas les médecins eux-mêmes, épris d'une ardeur de perfectionnement qui déborde de toutes parts, s'attacher, par des précautions sévères, à fixer la haute position que le médecin doit occuper dans l'échelle sociale, et à le mettre, pour ainsi dire, dans l'impossibilité de mériter d'en descendre ?

Tournez aussi vos regards vers cette belle émulation qui pousse maintenant tous les esprits vers la recherche de ce qui est beau, de ce qui est vrai. Quel siècle fut jamais plus fécond en jeunes talens, qui n'attendent qu'une occasion propice, qu'une étincelle, pour faire jaillir de leur esprit les vérités dont ils n'ont que l'intuition! Chacun sent, dans ce moment, qu'une révolution intellectuelle s'avance ; chacun pressent ce qui doit fixer tous les doutes, toutes les incertitudes ; mais personne ne peut le formuler. Qui sera celui qui déchirera le voile, qui ralliera tous les esprits? Ce sera vous, Messieurs, si vous savez perfectionner par le travail l'aptitude heureuse dont la nature vous a doués. Et ne croyez pas que le rôle de médecin consiste seulement à mettre en lumière les talens qu'il a pu acquérir dans le silence du cabinet et des hôpitaux : il faut aussi

que les nobles qualités du cœur soient chez lui à la hauteur de celles de l'esprit. On a toujours eu une estime singulière pour les défenseurs de la patrie, qui vont, au prix de leur sang, chasser l'ennemi qui s'avance. Que ne dira-t-on pas des médecins de nos jours, qui, au milieu d'une épidémie plus meurtrière qu'une armée ennemie, se sont disputé l'honneur d'aller en affronter les dangers? Que ne dira-t-on pas de ces jeunes élèves qui, parvenus tout d'un coup, par les seules inspirations de leurs consciences, à la hauteur du plus beau dévouement, se pressaient en foule pour obtenir le privilége d'aller au secours des villes décimées par le choléra? Certes, c'est un bel héritage laissé par les médecins d'aujourd'hui à ceux qui doivent un jour leur succéder! Ils ont eu sans cesse devant les yeux le fondateur de la médecine, Hippocrate, qui, en temps de peste, se trouvait là où il y avait plus de dangers à courir. Ils ont imité l'exemple de notre antique Faculté, qui, depuis son origine, s'est toujours portée de sa personne au milieu des épidémies les plus meurtrières, partout où il y avait des plaies à fermer, des malades à sauver, des consolations à donner.

Marseille en 1720, les villes les plus éloignées de l'Espagne en 1800, l'ont vue tour à tour disputer à la mort ses victimes, relever le moral

des populations et détourner d'elles le fléau qui les ravageait.

Je ne parle pas d'exemples plus récens, et vous appréciez le sentiment qui me ferme la bouche. Qu'il me soit pourtant permis de dire, en finissant, que maîtres et élèves ont lutté généreusement de courage et d'humanité. Ainsi, la science leur doit un beau fait à consigner dans ses annales; et la Faculté de Montpellier, une illustration de plus.

— FIN. —